

Véronique Abel, Marc Bouiron et Florence Parent (dir.)

Fouilles à Marseille Objets quotidiens médiévaux et modernes

Publications du Centre Camille Jullian

Conclusion générale. L'exception marseillaise : absences surprenantes et luxe étonnant

Véronique Abel et Florence Parent

DOI : 10.4000/books.pccj.3696

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance

Lieu d'édition : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance

Année d'édition : 2014

Date de mise en ligne : 6 avril 2020

Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine

ISBN électronique : 9782491788056



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

ABEL, Véronique ; PARENT, Florence. *Conclusion générale. L'exception marseillaise : absences surprenantes et luxe étonnant* In : *Fouilles à Marseille : Objets quotidiens médiévaux et modernes* [en ligne]. Publications du Centre Camille Jullian, 2014 (généré le 08 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/3696>>. ISBN : 9782491788056. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.3696>.

Conclusion générale

L'exception marseillaise : absences surprenantes et luxe étonnant

(Véronique Abel, Florence Parent)

Pour appréhender, ou plus exactement essayer d'appréhender, la vie quotidienne aux époques médiévales et modernes, les chercheurs actuels disposent de plusieurs sources : littérature d'époque, documentation juridique (actes notariés et comptables notamment), iconographie et archéologie. Toutes sont complémentaires, toutes ont leurs limites ; mais, de toutes, l'archéologie est sans doute la moins artificielle car, pour reprendre les termes de la chercheuse Irène Fabry, elle est « fondée sur des éléments très concrets, indices de vie et d'organisation des sociétés passées, [elle] est [donc] la discipline la plus immédiatement tournée vers l'étude de la vie quotidienne et de ses activités » (Fabry 2008, p. 7).

Vaisselle en céramique ou en verre, monnaies, articles en métal ou en os, autant d'objets retrouvés en fouille et ayant accompagné les Marseillais dans leur quotidien de jadis. Quand nous les retrouvons, ils ont perdu leur utilité : égarés, mis au rebut ou abandonnés pour des raisons qui nous échappent. Dans de rares cas, ils accompagnent les défunts dans leur dernière demeure. Les découvertes d'un chantier nous permettent donc d'approcher une réalité disparue, mais cette réalité sera toujours altérée, tronquée. Il est en effet extrêmement rare de retrouver les ustensiles à l'endroit même où ils ont servi. Il est nécessaire, quelle que soit la catégorie d'objets considérée, de pouvoir étudier de grandes séries pour pouvoir aller au-delà du particulier et en dégager les « grandes tendances ».

1. Les objets à travers les siècles : bilan par catégories

À l'exception des récipients en terre cuite, tous les ustensiles peuvent être recyclés une fois perdue leur utilité. Ils sont donc rarement mis tout simplement au rebut. Les objets en matériaux périssables tels l'osier ou le bois peuvent attiser le feu dans l'âtre, ou parfois se décomposer tranquillement pour amender le sol. Ceux

en verre ou en métal (y compris les monnaies) sont refondus pour en réaliser des nouveaux comme neufs. En témoigne la réglementation municipale obligeant de revendre le verre cassé à la ville ou au four de verrier (cf. *supra* 2^e partie, ch. 1, § 1.1.). Dans certains cas, les articles en os, en corail ou autres matériaux d'origine animale, les gemmes aussi, se retaillent pour être remis au goût du jour. Autant d'objets que nous ne retrouvons donc pas en fouille.

1.1. La vaisselle en céramique

Tout au long de ces périodes, il n'est question que de céramiques en contexte de consommation, renseignant sur les approvisionnements d'une ville portuaire et sur les usages quotidiens de ceux qui y vivaient. Les indices de production ne sont que de rarissimes exceptions. La terre cuite permet cependant d'étudier les matériaux et leur mise en œuvre, compensant tant bien que mal le manque d'accès aux vestiges d'ateliers. Ainsi un objet céramique porte témoignage de sa naissance, de ses origines géographiques et des techniques employées, des courants commerciaux qui l'ont amené jusqu'à Marseille, et de ses utilisateurs qui s'en sont servis puis débarrassés.

Notre vision du premier Moyen Âge dans la cité phocéenne reste encore confuse. Pour connaître la culture matérielle des Marseillais à cette époque, nous ne disposons pas d'autre objet que la céramique. Les données, fournies par un unique chantier (celui de l'Esplanade de la Major), sont très récentes et extrêmement restreintes. Nous avons cependant la chance que ce chantier ait livré une stratigraphie très claire assortie de céramiques quasi complètes qu'on est tenté de situer dans le courant du VIII^e s. Mais seules sont identifiées pour l'instant quelques produits « locaux-régionaux » en pâte grise. Par ailleurs, ils ont été découverts dans la destruction de la résidence épiscopale de la ville et ne peuvent à eux seuls refléter les habitudes de vie de la population marseillaise. Reste à savoir dans quelles mesures ces vases rendent compte du statut social de leurs propriétaires.

Les X^e et XI^e s. commencent à être mieux perçus même si le mobilier archéologique, exclusivement céramique,

reste parcimonieux. Pour nos yeux contemporains, se dégage de cette période une certaine « monotonie », aussi bien dans les techniques que dans le répertoire des produits locaux et/ou régionaux, où seul semble compter le rôle fonctionnel de ces objets éminemment utilitaires : exclusivement des pots, tous munis d'un fond lenticulaire, adoptant toujours des tonalités grises à brunes et jamais de décor. Les importations sont infimes et se comptent sur les doigts d'une main. Comme ailleurs en Provence, elles font plutôt figures de curiosités que de témoignages d'échanges commerciaux : présent d'un bateau déchargeant sa cargaison au port, échange contre service rendu, souvenir ?...

En 1995, les découvertes sous la place Villeneuve-Bargemon ont grandement contribué à la connaissance de la vaisselle en usage à Marseille au XII^e s., que plusieurs fouilles limitrophes sont venues renforcer depuis. Aucun quartier marseillais n'a, pour l'instant, offert une documentation céramique aussi abondante pour cette période mais tous confirment, à leur mesure, les données recueillies. Les vernis semblent toujours inconnus des potiers provençaux et le gris reste la couleur dominante des vases dont les formes varient assez peu. Les pots et nouvellement les pégaus (de taille plus réduite que les pots et dotés d'une anse) sont prépondérants ; c'est le cas dans toute la Provence à la même période. Dans le quartier de la rive nord du Port, des formes inédites apparaissent, inconnues dans le reste de la ville et, à une échelle plus large, en Provence. Ces quelques tasses (ou chopes), jattes et probables pichets pourraient être l'expression de nouveaux usages culinaires, ou seraient plutôt en liaison avec une ou des activités spécifiques (mais non déterminées) se déroulant ici, à l'image des fragments de godets qui sont les rares vestiges suggérant la présence d'une noria. Les décors sont encore extrêmement rares et rudimentaires (bâtonnets à la molette, ondes incisées), l'aspect fonctionnel prévaut toujours sur l'esthétique, contrastant en cela avec les produits importés de plus en plus présents, en provenance du monde islamique pour la majorité (Maghreb, Sicile, *al Andalus*...) ou du monde byzantin pour un plus faible nombre (Grèce et Mer Égée). Ces importations offrent des couleurs et une diversité de formes inconnues des poteries provençales. La plupart est également vernissée, voire émaillée. Sur bon nombre de critères, les apports étrangers complètent et compensent le panel restreint des produits régionaux. Leur introduction dans les foyers marseillais est nettement plus sensible qu'aux siècles précédents : d'une poignée auparavant, ils passent autour des 10 à 20 % suivant les sites dans les niveaux du XII^e s. La plupart allie le fonctionnel à l'esthétique, les qualités culinaires à celles du service de table : avec elles, le récipient devient à la fois utile et

agréable. Leurs formes plus variées accompagnent ou insufflent vraisemblablement de nouvelles pratiques alimentaires, culinaires, domestiques...

Cette évolution, amorcée dans le courant du XII^e s., s'ancre et s'amplifie dans les siècles suivants. Dès la fin du siècle, apparaissent les premières marmites régionales qui supplanteront peu à peu les pots à cuire. Les accompagnent rapidement, jattes, bassins, plats, coupes, pichets et cruches : ustensiles autrefois importés que les potiers commencent à fabriquer dès le début du XIII^e s. À Marseille, ainsi que dans l'ouest varois et dans la basse vallée du Rhône. Au même moment et aux mêmes endroits, l'emploi de la cuisson/post-cuisson oxydante se répand, comme celui de la glaçure et de l'émail. Cependant quelques produits à pâte nue continuent à être fabriqués et employés pour certains usages domestiques ou artisanaux. Les rares fouilles d'officines locales ou régionales montrent la diversité de produits et de techniques utilisés au sein de mêmes ateliers (Sainte-Barbe à Marseille).

Les officines locales et régionales semblent maintenant suffisamment achalandées en ustensiles culinaires et utilitaires pour satisfaire la communauté marseillaise, qui en importent très peu passées les premières décennies du XIII^e s. : tout au plus quelques bassins (encore sont-ils colorés) et peut-être quelques plats de cuisson. En revanche, Marseille continue volontiers d'accueillir du reste du bassin méditerranéen de la vaisselle décorée, qu'elle soit émaillée à décor polychrome, engobée à décor incisé, glaçurée à décor estampé... Ses sources d'approvisionnement se rapprochent cependant au fil du XIII^e s. : les rapports avec le Maghreb et la Mer Égée s'amenuisent doucement, tandis que les produits italiens et espagnols s'imposent peu à peu jusqu'à constituer au XIV^e s. l'essentiel des apports extérieurs. Au moins jusqu'au milieu du XIII^e s., Marseille est plus « perméable » que l'intérieur de la Provence aux importations de céramiques : c'est un grand port, le négoce y est important. À partir de la fin du XIII^e s. et durant tout le XIV^e, les trois sources d'approvisionnement quasi exclusives de la ville sont la basse vallée du Rhône – principalement des ustensiles utilitaires et quelques faïences –, l'Espagne – régions de Valence et de Catalogne – et l'Italie, plus exactement la Toscane. La répartition des apports est alors semblable à celle du reste de la Provence. Toutefois, à Marseille, apparaissent encore ça et là quelques articles plus lointains et plus exotiques.

Le XV^e s. marseillais se dérobe encore totalement à nos yeux. Pour le XVI^e s., les données étaient et restent plutôt rares, bien que le mystérieux hiatus du XV^e s. les mette en valeur. Récemment, un chantier a permis de préciser la chronologie en révélant des marqueurs

qui faisaient largement défaut jusque-là. Les typologies restent cependant à construire presque entièrement. De même, le premier tiers du XVII^e s. n'est pas formellement documenté dans notre corpus. Ce n'est qu'à l'apparition des productions de l'arrière-pays marseillais, peu avant le milieu du siècle, que la situation se clarifie vraiment et que se forment des séries, des cortèges et des typologies, sans doute sous les effets croisés d'un accroissement des équipements et des repères fiables que deviennent, à partir de là, les productions locales. Le XVIII^e s. bénéficie des bases posées précédemment et de volumes importants. Depuis peu, l'extrême fin en est mieux cernée, permettant de voir comment les prémices d'industrialisation se remarquent dans la céramique.

Marseille se montre ainsi plus ouverte aux marchandises en provenance d'Italie et de Provence orientale, ceci sur toute la période Moderne. La céramique la révèle toutefois encore sensible aux apports espagnols au XVI^e s. Les produits septentrionaux ou orientaux sont anecdotiques sur toute la durée ; une exception cependant, celles des pipes. Alors que les pipes ottomanes et italiennes sont largement majoritaires dans le port de quarantaine de Pomègues, au large de Marseille, sur terre, dans la ville même, ce sont celles de Hollande que l'on retrouve de préférence.

Les vases d'usage quotidien à l'Époque moderne sont pour la plupart dans la lignée de ceux du bas Moyen Âge, tant dans les formes que dans les provenances. Archaïsme ou dynamisme ? Le maintien, ou mieux encore le regain, de la technique de la post-cuisson réductrice pour des vases aux formes nouvelles (marmites sans col par exemple) jusqu'au milieu du XVII^e s. à Marseille peut faire naître nombre d'hypothèses mais point de réponse convaincante (coût moindre, tentative d'imiter le métal, etc.).

Fréjus est, au XVI^e s., l'un des rares centres provençaux de potiers produisant exclusivement de la vaisselle vernissée. Très proche d'aspect des productions ligures, ce centre adopte pourtant et produit en très grandes séries des écuelles dont la forme semble née telle que nous la connaissons dans les ateliers de faïence à Valence. Les spécialisations des ateliers régionaux de terres vernissées vont croissantes au fil de la période moderne. Les ateliers puisant dans des terres réfractaires se spécialisent dans les vases à cuire même si demeure une production de vaisselle à diffusion locale. La zone de l'Uzège, qui fournit par exemple Nîmes pour presque tous ses besoins en céramiques au début du XVI^e s., n'écoule pas de volumes significatifs à Marseille. Les ateliers de Vallauris s'imposent comme fournisseurs des cuisines marseillaises à partir du milieu du XVII^e s. Ils sont concurrencés brièvement vers la fin du XVII^e s. par des jattes et marmites de Ligurie. Dans le courant du XVII^e s., l'exploitation

des argiles non réfractaires s'intensifie. Le terroir et l'arrière-pays marseillais (vallée de l'Huveaune) deviennent les fournisseurs de vaisselle d'usage commun de la cité marseillaise et de la basse Provence, jusqu'à la fin de la période Moderne et au-delà (exportant même jusqu'en Amérique et dans les îles à partir du XVIII^e s.).

La vaisselle de table de la période Moderne est caractérisée par quelques « formes » de terre vernissée assez semblables d'un bout à l'autre de la zone méditerranéenne de la France. L'écuelle en est l'une des pièces maîtresses. Son diamètre (autour de 13 cm) et sa morphologie la rapprochent de nos bols contemporains ; elle est toutefois moins profonde, donc de capacité plus réduite, et pourvue presque systématiquement de deux oreilles. L'assiette est le second vase à usage individuel, son diamètre reste toujours inférieur à 21 cm, la taille de notre actuelle assiette à dessert. Les gobelets en céramique semblent inexistant ; la tasse signant la consommation des produits exotiques (thé, café, chocolat) est rare en terre vernissée et ne se trouve guère qu'à Marseille, dans la seconde moitié du XVII^e s. Les plats de service sont variés selon les centres producteurs, alors que leur taille est semblable, environ 24 cm de diamètre. C'est avec la faïence au XVIII^e s. que les échelles changent. L'assiette individuelle en faïence, véritable ancêtre des assiettes d'aujourd'hui, adopte le diamètre du plat collectif en terre vernissée. Les vases à liquides sont parfois très diversifiés mais toujours dominés par deux objets bien typés : le pichet à anse latérale unique et bec pincé, servant plutôt à verser les liquides, et la cruche à petit bec tubulaire et anse « de panier » supérieure, ayant favorisé le transport de ces mêmes liquides. Le pot de chambre se remarque en ville à partir du XVI^e s., il est parmi les objets très répandus dès le milieu du XVII^e s.

La mode des décors d'engobes atteint les ateliers dans le courant du XVII^e s. et se voit interprétée de manière variable. Les décors les plus courants de la céramique utilisée à Carcassonne au XVII^e s. sont des ondes peignées presque dissimulées sous l'engobe alors que dans les régions de Nîmes, de Marseille ou d'Avignon ce sont, pour une période comparable, des filets d'engobe contrastant qui sont appliqués. Dans l'arrière-pays marseillais leur succède une explosion de créativité atteignant les décors, qu'ils soient jaspés ou incisés et rehaussés de vert et de rouge, et les formes dont l'éventail s'élargit spectaculairement.

S'il n'y a bien sûr aucun effet de succession de la terre vernissée à la faïence, on constate cependant une sorte de transmission de relais de l'une à l'autre. L'apparition de la faïence régionale dans les niveaux archéologiques se fait à Marseille vers la fin du XVII^e s., ne contredisant pas en cela les dates de naissance traditionnellement admises pour cette production particulière. C'est le moment où

la créativité des potiers de l'arrière-pays marseillais est à son maximum. Celle-ci décline ensuite, alors que la faïence locale trouve sa place, discrète dans la céramique d'usage quotidien, mais refuge du décor qui est quant lui à peu près abandonné par les potiers. Le XVIII^e s. méridional voit plutôt des équilibres se rétablir entre les approvisionnements extérieurs et les productions locales, jusqu'à la fin du siècle où les ateliers de terre vernissée tentent de récupérer les techniques de production de la faïence avant d'amorcer leur inexorable déclin.

De la céramique utilisée au début du XVIII^e s. découverte par l'archéologie marseillaise, ne subsiste guère qu'un quotidien fait de poteries vernissées locales arrivant de la proche vallée de l'Huveaune, de vases à cuire de Provence orientale sans doute déchargées sur les quais par caboteurs ou de plus imposants navires, et de quelques faïences colorées d'origine à peine plus lointaine auxquelles se mêlent des assiettes plus communes.

Privée de la dimension visuelle si importante en archéologie et contrainte à un changement d'échelle important, cette analyse n'est pas sans enseignement : l'équipement domestique apparaît alors semblable à celui du XIV^e s. Pendant quatre cents ans, les proportions entre les catégories de céramiques oscillent et nous passionnent. Des provenances apparaissent, s'installent, disparaissent, sans changement radical.

En constante, les approvisionnements de la cité sont issus de l'arrière-pays et des côtes proches pour un usage quotidien, et plus lointain mais de la Méditerranée européenne pour se démarquer de celui-ci. Les ustensiles de base varient dans leur apparence, mais assez peu sur l'essentiel. La marmite, l'écuëlle ou l'assiette ont une sorte de statut universel, de même que le pichet à anse latérale pour verser les liquides et la cruche à petit bec tubulaire et anse « de panier ». Les techniques sont fermement établies : le potier tourne des vases, qu'il enduit de vernis se vitrifiant dans son four en même temps que l'argile se fige, pour les rendre imperméables et support ou protection d'un décor.

À la fin du XVIII^e s., cette scène de genre appartient au passé. Entre-temps, les faïenciers régionaux ont assimilé la révolution technologique du façonnage mécanisé. Quant aux poteries vernissées, elles ne sortiront plus du rudimentaire et de l'utilitaire, mis à part quelques ateliers qui se saisissent des techniques de pointe de la faïence en cultivant leur identité et leur différence par des vernis transparents. Peu résisteront à la porcelaine, dont une branche devient commune par l'industrialisation, et à la « faïence fine » qui acquiert au XIX^e s. un statut de vaisselle de luxe pour les décors raffinés et les services aux pièces innombrables et de milieu de gamme par son aspect protéiforme.

1.2. La vaisselle en verre

De l'usage d'objets en verre dans la Marseille médiévale, nous n'avons quasiment pas de témoignages tangibles avant le XIII^e s. L'essentiel date de la seconde moitié du XIII^e et du XIV^e s. Les simples gobelets à boire (cylindriques ou tronconiques), accompagnés des flacons-guttrolfs à partir de la fin du XIII^e s., font partie des ustensiles communément employés jusqu'à la fin du XIV^e s.

Des gobelets à boire, ceux à décor de gouttes étirées (qui ont cours au XIII^e s.), sont bien plus fréquents à Marseille que dans le reste du Midi méditerranéen. Bien que quelques fragments apparaissent dans des niveaux riches en céramiques du XII^e s., il ne semble pas, au vu des nombreuses trouvailles faites en France et surtout en Italie, que l'on puisse faire remonter cette production, commune à plusieurs pays, au-delà du XIII^e s. En revanche, les flacons-guttrolfs sont certainement en usage dès la fin du XIII^e s., conformément à ce qui est observé ailleurs. Les bouteilles soufflées dans un moule découvertes dans cinq secteurs de la ville confirment la popularité de ces contenants de divers gabarits, servant vraisemblablement à mesurer le vin. Comme pour la vaisselle en terre cuite, apparaissent ici et là des récipients en verre plus élégants comme les verres à tige ou quelques-uns décorés de manière plus singulière.

1.3. Les monnaies

Ici, les données n'ont été étudiées pour l'instant que sur deux sites : le quartier autour de la Cathédrale (Tunnel de la Major) et le faubourg de Morier (Alcazar). Les informations les plus nombreuses concernent les XIII^e et XIV^e s., ainsi que les XVII^e et XVIII^e s. Ce sont alors presque exclusivement des monnaies divisionnaires en cuivre, sans grand pouvoir d'achat, qui sont égarées et nous parviennent. Toutes périodes confondues, seules trois monnaies contenant une proportion d'argent ont été retrouvées, datant de 1250, 1436-1442 et 1739. Soit qu'elles aient été l'objet d'une vigilance particulière liée à leur valeur, soit qu'elles aient peu circulé à Marseille.

De manière logique, les frappes locales et régionales sont les mieux représentées : tournois provençal, obole marseillaise, deniers dardennes. Une unique monnaie atteste des relations avec l'Italie, monnaie qui aurait été frappée à Gênes dans la première moitié du XV^e s. : cette période est pourtant curieusement non représentée dans les fouilles marseillaises. Mais la période de frappe d'une monnaie n'a rien à voir avec la longévité de sa circulation, l'archéologie est là pour en attester. Et celle-là est en argent...

1.4. Les objets en métal, os, corne, ivoire...

Dans ces catégories, le mobilier est moins abondant et moins varié à Marseille qu'alentours et seule la ville d'Aix présente une situation analogue. Il s'agit pour l'essentiel d'articles en alliage cuivreux (rappelons que les objets en fer n'ont pas été pris en compte dans cette étude), que suivent les objets en os ; très peu sont en nacre ou en verre (une dizaine d'objets de chaque), encore moins en corail, corozo, jais, buis, argent ou or. La plus grande partie provient de contextes d'inhumation et a donc été abandonnée, volontairement et avec soin, aux côtés des défunts. En plus de dévoiler les évolutions des rites funéraires, l'examen de ces sépultures révèle des modifications majeures dans les habitudes vestimentaires et leurs accessoires.

Dans ces circonstances bien particulières, les objets de la période médiévale ne sont que pour moitié retrouvés dans leur contexte d'origine : leur éparpillement au sein de contextes remaniés ou d'une chronologie large empêche quasiment toute vision synthétique. Les premiers siècles du Moyen Âge n'ont livré qu'une pièce (IX^e-XI^e s.). Au XII^e s., les objets en alliage cuivreux se font un peu plus nombreux. Il faut cependant attendre le milieu du XIII^e s. pour que l'emploi de ce matériau s'intensifie, et ce jusqu'au XIV^e s. À partir du XVII^e s., la quantité de ces objets redevient significative.

À toutes les époques, les boucles sont les articles en métal les plus répandus. Au Moyen Âge, elles sont le moyen de fixation le plus courant et peuvent être complétées par d'autres accessoires, tels des appliques parfois en os ou des chaînettes. La proportion d'accessoires de costume augmente nettement dès le début de la période Moderne dans les contextes funéraires : apparaissent alors les boutons, accompagnés de perles, boucles et petits objets religieux qui deviennent très fréquents. Durant cette période, la morphologie, l'ornementation et parfois la fonction de la quasi-totalité des accessoires du costume se modifient à des moments et à des degrés divers. La fin de l'Époque moderne et le début de l'Époque contemporaine se distinguent par une amplification et une diversification du mobilier, non plus seulement à l'échelle nationale (le commerce de la mercerie parisienne commence peu à peu à créer la mode) mais aussi à l'échelle continentale et internationale. Le début de l'espace européen transparait véritablement dans les habitudes vestimentaires dès le milieu du XIII^e s. mais les prémices se perçoivent antérieurement.

Le travail des matières premières est faiblement illustré par le corpus : des thies de fuseau, des dés à coudre, des hameçons, un poinçon, des déchets de travail en matière dure animale. Aucun élément ne permet de juger de la nature et de l'ampleur exacte des activités

artisanales ou domestiques, les deux étant souvent intimement liées.

2. Les objets au jour le jour

Un bilan par fonction permet d'analyser comment les objets renseignent le cadre de vie des Marseillais et leurs activités quotidiennes. De prime abord, un certain nombre de lacunes apparaissent au travers des collections médiévales et modernes amassées en fouilles dans les différents quartiers de la ville et étudiées ici. Certaines de ces carences soustraient tout un pan de vie des habitants : l'étude des ustensiles en alliage ferreux aurait probablement comblé nombre d'elles. D'autres, paradoxalement, sont très significatives : mises en perspective avec les données archéologiques et/ou d'autres sources, elles parviennent à révéler un certain mode de vie des habitants. Mais en aucun cas de pouvoir cerner tous les aspects de la vie quotidienne et de ses activités. D'ailleurs passer en revue toutes les fonctions des objets nécessiterait un volume entier. Sont donc présentés ici leurs principaux apports concernant le cadre de vie et les activités quotidiennes des Marseillais, sans prétendre aucunement à l'exhaustivité. L'iconographie choisie pour illustrer certains aspects de la vie quotidienne permet de mettre en relation l'objet et l'homme et de remettre au premier plan l'être humain qui n'est jamais présent qu'en filigrane au travers de l'archéologie.

Pour les périodes médiévales et modernes, les maisons et rues marseillaises sont, au mieux, préservées au niveau du rez-de chaussée. La plupart du temps, les creusements de caves modernes à l'intérieur des bâtisses ont fait disparaître les sols. Des aménagements modernes ne subsistent bien souvent que les éléments en sous-sol, c'est-à-dire les caves, si bien qu'il ne reste guère que les quelques menus objets énumérés au cours de cette ouvrage pour traduire le mode de vie des hommes et des femmes qui ont résidé et travaillé là. Mis bout à bout, ces menus objets finissent ou finiront toutefois par construire des séries.

Un bémol cependant, riche d'enseignement pourtant : les sols conservés, que ce soit ceux des rues, ceux des caves, ou les rares préservés en rez-de-chaussée des demeures, sont tous régulièrement balayés et entretenus, si bien qu'ils recèlent peu d'objets. Quelques fragments auront pourtant échappé à la vigilance du balayeur et nous sont parvenus. Cette situation dénote le soin apporté aux espaces de vie, qu'ils soient privés ou publics⁶⁰. Qu'il en soit ainsi ou qu'ils aient été égarés,

60 Ces espaces sont-ils entretenus dans une perspective de confort ou de propreté ? La réponse dépasse le cadre de notre ouvrage.

tous ces ustensiles se retrouvent à un autre endroit que celui même où ils ont pu servir – sans compter les remaniements des époques postérieures inhérents à toute ville en constante évolution.

De nombreuses études démontrent que, pendant la période médiévale, vie domestique et vie laborieuse sont intimement liées au sein de la maison. Certes, ces notions ont évolué peu à peu durant la période Moderne. Ce mélange des fonctions, leur interaction dans la vie quotidienne et dans les espaces de vie se transposent à une grande partie des objets.

2.1. Se chauffer, s'éclairer, cuisiner, manger et boire

Les ustensiles liés à la nourriture sont parmi les mieux représentés dans les fouilles marseillaises, comme souvent en archéologie : la vaisselle en terre est omniprésente à toutes les époques. Au fil des siècles, la distinction entre celle à usage culinaire et celle réservée au service est de plus en plus flagrante. Cette distinction s'accompagne inévitablement d'une plus grande diversité des formes, des contenances et des décors ; c'est ce que nous avons notamment tenté de présenter dans la première partie de cet ouvrage. Sur la table, plats, coupes, écuelles, cruches et pichets en céramique côtoient gobelets et bouteilles en verre. Il n'existe pas de vase à boire en céramique à Marseille, au contraire d'autres villes comme Aix et Avignon. Il faut attendre la période Moderne pour que les assiettes en faïence fassent leur apparition sur les tables. Nous pouvons noter l'absence ou la quasi-absence dans les collections étudiées de certains accessoires comme les louches, les cuillères... Quatre cuillères en métal seulement sont dénombrées, dont une seule pour la fin du Moyen Âge. La plupart devait être en matériau putrescible (bois) ou en fer. De rares couteaux sont perceptibles au travers de leurs manches en os ou de leurs bouterolles en métal, jamais leur lame (sans doute en fer). Il faut également noter l'absence totale de découvertes de vaisselle en métal ou en bois, pour tous les sites et pour toutes les époques considérées dans ce volume, alors que ces éléments sont bien présents dans les inventaires notariés (Herbeth 1983)⁶¹.

Liés également à la préparation culinaire, les mortiers sont très présents dans les inventaires marseillais du Moyen Âge, qui en recensent dans une maison sur deux (Herbeth 1983, p. 90) : de préférence en pierre, parfois en marbre ou en bois. Aucun élément de ce type

n'apparaît dans les fouilles archéologiques pour cette période. Ceux découverts pour l'Antiquité sont généralement en céramique. Ceux aperçus dans les remblais d'Époque moderne ou contemporaine sont en marbre ou en pierre, mais ne sont que rarement pris en compte dans les études sur le mobilier.

Où et comment se déroulent la cuisson des aliments ? Quelques foyers à même le sol ont pu être reconnus au rez-de-chaussée de certaines maisons médiévales. Leur fonction est sans doute multiple : cuisiner, chauffer, travailler, voire éclairer. Les cheminées sont extrêmement rares, la seule attestée date du XIV^e s. et se trouve dans la maison canoniale (Bouiron *et al.* 2011, p. 150-151). Pour l'Époque moderne, aucune trace de cheminée ni de pièce vouée à la cuisine mais les sources écrites situent généralement la cuisine à l'étage ou en entresol (Bouiron *et al.* 2011, p. 154-162). Cela a pu également être le cas à l'époque médiévale⁶². Ainsi, si les pots à cuire et les marmites nous sont bien connus, leur mode d'utilisation est plus problématique. Ont-ils été posés à même les braises, sur un trépied en métal ou accrochés à une crémaillère ? C'est ce que suggèrent nombre d'illustrations, aussi bien médiévales que modernes (fig. 263). Les inventaires de notaire laissent supposer que, dès le XIII^e s., le support privilégié des chaudrons et marmites est le trépied en fer (Herbeth 1983, p. 90).

Le foyer, quelles que soient les époques, est un élément crucial des habitations : non seulement il permet de cuisiner mais il sert également à réchauffer les locaux et leurs occupants (Alexandra-Bidon 2006). Les auteurs du précédent volume suggèrent l'emploi de braseros en appoint (Bouiron *et al.* 2011, p. 151). Nous n'avons pas trace de ces chauffages mobiles qui pouvaient être en métal. Mais des ustensiles spécifiques ne sont pas forcément requis pour cet usage et les pots en terre cuite peuvent aussi bien convenir, ils sont de toute façon destinés à être portatif et à supporter la forte température produite par les braises.

Les maisons marseillaises livrent peu d'éléments d'éclairage. L'utilisation des lampes à huile (toutes en céramique sauf une en verre) est attestée par quelques fragments au XII^e s. et au début du siècle suivant, lampes que l'on remplissait probablement goutte à goutte à l'aide de petits flacons en verre, les flacons-guttrolfs. Ces lampes et leurs accessoires de remplissage disparaissent totalement par la suite. Cette situation va sans doute de pair avec l'emploi généralisé des chandelles en cire (fig. 264). Pourtant, chandeliers et bougeoirs sont rares : un seul exemplaire pour la fin du Moyen Âge

61 Des récipients en bois sont signalés enfouis au fond d'un puits de la récente fouille rue Trinquet : leur étude modifierait sans doute le propos.

62 Au mieux, l'archéologie marseillaise arrive à percevoir le rez-de-chaussée des maisons ou des immeubles. Rien ne permet d'affirmer l'absence de cheminées dans les étages supérieurs.



Fig. 263. Deux femmes s'affairant autour du foyer. Tandis que l'une mélange une préparation bouillante dans le chaudron suspendu à la crémaillère, la seconde lui tend deux cuillères et un bol en bois. Image extraite du *Tacuinum sanitatis Codex Vindobonensis Series Nova* 2644 fol. 90, conservé à l'Österreichische Nationalbibliothek de Vienne (Autriche), DR. Le manuscrit proviendrait d'Italie du Nord et aurait été enluminé à la fin du XIV^e ou au début du XV^e s.



Fig. 264. Un vendeur de chandelles représenté à la fin du XIV^e ou au début du XV^e s. dans le *Theatrum Sanitatis* conservé à la Biblioteca Casanatense de Rome (Ms. 4182 fol. 186). Les enluminures du manuscrit auraient été réalisées par Giovannino De Grassi en Lombardie (Italie). "Su concessione del Ministero per i Beni e le Attività Culturali", DR.

dans le bourg de Morier, quelques fragments de bougeoirs de la fin du XVII^e s. dans le dépotoir du Pharo, un unique dans le quartier du Port dans les dernières décennies du XVIII^e s. Tous sont en céramique. S'il y en eut en métal, ils ont probablement disparu lors d'une refonte. La rareté des luminaires a été signalée dans d'autres villes de France et d'Italie, au moins pour la période médiévale (Alexandre-Bidon 2006, p. 136). Mais est-il vraiment nécessaire de posséder un bougeoir ou un candélabre pour poser une chandelle ou la tenir sans se brûler la main ?

2.2. Aménager, meubler, ranger

Les terre cuites architecturales n'ont pas été prises en compte dans cet ouvrage. Mentionnons néanmoins que, pour le Moyen Âge, les sols découverts *in situ* sont en terre battue. Ils apparaissent au rez-de-chaussée des maisons, étage voué le plus souvent aux activités professionnelles, à une boutique ou aux animaux. Ces sols de terre pouvaient être recouverts de nattes comme en témoignent les résidus carbonisés dans une maison du bourg de Morier (Bouiron *et al.* 2011, fig. 93). La fabrication de carreaux vernissés et décorés par les potiers médiévaux de Sainte-Barbe est pourtant établie. Cette production était vraisemblablement destinée à des édifices de prestige. Cependant, trois spécimens ont été découverts dans la cité, en dehors de leurs ateliers de fabrication : un carreau émaillé décoré en vert et brun d'un aigle héraldique échoué au fond d'un puits de la place Jules-Verne (Smail 2009, p. 254, fig. 107b), à proximité un zellige – carreau en forme d'étoiles à 8 branches – uniformément recouvert d'émail vert-bleuté (place Villeneuve-Bargemon) et un dernier zellige décoré d'une étoile brune sur fond émaillé blanc dans le faubourg Sainte-Catherine (Smail 2009, p. 254, fig. 107c). Il est possible que les sols des étages aient été habillés de carreaux en terre cuite, que les nombreux remaniements aient évacués.

Les vestiges de pavements décorés de la période Moderne ne concernent, *intra muros*, que des édifices religieux (chapelle de l'Hôtel-Dieu, des Carmes) ou des pièces erratiques des fouilles de la place Jules-Verne. Les sols de caves exhumés sont parfois pavés de galets, presque toujours de terre cuite sans revêtement (navettes, mallons). Il devait en être de même dans les étages supérieurs.

D'après les sources documentaires, caisses et coffres en bois semblent les meubles les plus communément employés dans les maisons médiévales. Dans les habitations modestes, ils sont même le meuble principal après

le lit (Esquieu 2008). Cette situation perdure encore pendant une bonne partie de la période Moderne. Le bois supportant mal les outrages du temps, ce sont les charnières qui suggèrent ici la présence de ces coffres, une petite clef celle de coffrets. Certaines appliques en métal et un objet en os (pied ?) ont pu servir à leur construction et à leur décoration. Caisses et coffres avaient des usages multiples : on y entreposait les denrées, le linge ou la vaisselle, peut-être les quelques tirelires découvertes ici ou là. Polyvalents, ils pouvaient aussi bien servir de banc (Esquieu 2008, p. 243).

Des niches aménagées dans les murs ou des armoires murales en bois ont également pu contribuer au rangement des maisons et des boutiques. Ainsi pouvait-on entreposer ou exposer la vaisselle en céramique, en métal ou en verre, et d'autres produits encore.

2.3. Transporter, stocker, conserver

Transport et stockage des denrées sont des questions essentielles de survie, elles le sont encore de nos jours. Pendant toute l'Antiquité, les amphores ont joué un rôle primordial en ces domaines, elles sont d'ailleurs très bien représentées dans les fouilles archéologiques marseillaises⁶³. Au Moyen Âge, il semble que le terme d'amphore désigne plutôt des récipients en verre de différentes contenances (cf. *supra* 2^e partie, ch. 1, § 1.1.) tandis que les poteries de gros volumes sont généralement identifiées comme des jarres aussi bien aux périodes médiévales que modernes. De ces dernières, quelques spécimens ont été repérés sur chacun des sites marseillais : au Moyen Âge, de rares jarres proviennent du monde islamique, quelques gros pots de l'arrière-pays marseillais ; Les dépôts de calcite sur les parois de plusieurs exemplaires médiévaux montrent que, pour l'essentiel, jarres et gros pots servaient au stockage de l'eau. Quelques-uns ont pu également contenir de l'huile. À partir du milieu du XVII^e s., les jarres de stockage de denrées semblent devenir un peu plus nombreuses, la plupart provient de la région de Biot.

Certains pots ou marmites ont probablement servi non seulement à la cuisson mais aussi au stockage de denrées élémentaires. En effet, comme le fait remarquer à juste titre A. Bazzana dans l'un de ses articles, « un récipient culinaire a, dans sa fonction de cuisson, une durée de vie limitée car les parois s'imprègnent peu à peu d'odeurs qui tendent à devenir désagréables ; si l'on souhaite conserver la poterie, il convient d'en changer l'emploi » qui peut alors « être converti en vase pour

63 Ceci sera l'objet du prochain volume dans cette collection (Bien, Lang, Bouiron à paraître).

réserves sèches » (Bazzana 2010, p. 45). Dans ce cas, leur deuxième vie est insoupçonnée à nos yeux puisqu'elle ne touche pas l'intégrité du vase. Cependant, à part les quelques jarres, tous les pots retrouvés peuvent contenir des quantités de l'ordre de quelques litres ou quelques kilogrammes, qu'on imagine faciles à entreposer dans une cuisine, sur un étal de boutique. Nous l'avons vu plus haut, les caisses et coffres en bois servaient aussi au rangement et au stockage des réserves. Ces multiples contenants permettaient de stocker les denrées domestiques avec un minimum d'encombrement et donc de les répartir en plusieurs endroits d'un même local.

Mais dans quels conteneurs et où est entreposé le gros des marchandises ? Sacs en textile ou en peau, outres, corbeilles en osier peuvent convenir à cet usage. Une autre réponse qui vient immédiatement à l'esprit est celle des tonneaux en bois. Pour le Moyen Âge, l'exemple de certaines cargaisons de verre nous montre que certains récipients ne servent qu'au transport des marchandises, leur contenu étant simplement transvasés dans d'autres récipients (de moindre contenance ?) au moment de la livraison, pour être ensuite immédiatement remplis par un autre produit à livrer. À l'Époque moderne, les sous-sols des boutiques hébergent volontiers des cuves maçonnées servant au stockage de vin ou d'huile. Dans ce cas, les récipients, quelle que soit leur nature (jarres, tonneaux...) ne servaient vraisemblablement qu'au transport de marchandises.

Un autre embryon de réponse à la question du stockage « de masse » des denrées sèches peut se trouver dans les aires d'ensilage de céréales qui s'échelonnent du IX^e au XII^e s. en différents points à la frange de la ville, puis dans les *annoneries* (halles aux grains) qui, d'après la documentation archivistique, leur succèdent. La principale réserve de grain se situerait près du Port (Bouiron *et al.* 2011, p. 185).

2.4. Prendre soin de soi et de son cadre de vie

L'entretien des lieux privés ou publics semble une préoccupation majeure, aussi bien à l'époque médiévale que moderne. Cette préoccupation transparaît au travers de l'archéologie : tous les sols de maison et de rue sont régulièrement balayés et sans doute lessivés pour certains pavements, on y trouve généralement très peu de résidus et d'objets. Les intérieurs sont également bien rangés, on l'a vu précédemment.

Les pots de fleurs sont présents à toutes les époques. Cultiver des plantes sur le rebord de la fenêtre ou dans la cour permet de faire entrer un peu de nature dans la ville. Utiles en cuisine, de nombreuses plantes cultivées sont parées de vertus prophylactiques comme le basilic,

la marjolaine, le lys. Elles se retrouvent en général dans les préparations des apothicaires.

Avec l'entretien des espaces, se pose la question de la gestion des déchets. À Aix-en-Provence, Arles, Fos-sur-Mer, Avignon, Toulouse et bien d'autres villes encore, pas une fouille de quartiers anciens sans qu'on ne découvre une fosse à déchets. Marseille se démarque des villes de la région sur cette question. L'absence de dépotoir soulignée tout au long de l'ouvrage nous prive de la plus grande partie des objets accompagnant les Marseillais au quotidien. Très peu de dépotoirs domestiques, aucun d'usage collectif, n'ont été repérés en fouille, même sur les chantiers archéologiques de grande superficie. Que faisaient donc les habitants de cette ville de leurs déchets ? Certes, quelques puits ont manifestement servi de vidoir après leur mise hors service mais toujours de manière ponctuelle. La plupart du temps, ces ouvrages ont régulièrement été curés pour rester en fonction presque jusqu'à nos jours. Place Villeneuve-Bargemon, près d'une trentaine de puits ont été dégagés, certains construits dès le XII^e s., et un seul pourrait avoir ponctuellement servi de dépotoir (cf. *infra*). Même la noria n'a pas rempli cette fonction après son abandon, pourtant l'excavation à combler devait être d'un volume important. À proximité immédiate, place Jules-Verne, les puits sont un peu plus nombreux à recevoir des « ordures » au moment de leur abandon. Dans le quartier épiscopal, un lot de vaisselle a été rejeté au fond de l'un d'entre eux au cours du XIII^e s. (Moliner 1990). Seuls les puits du quartier de la Bourse semblent faire exception et avoir servi de dépotoir au XVI^e s., bien qu'il ne s'agisse pas ici non plus d'un dépotoir collectif.

C'est bien peu par rapport au nombre de bâtisses, de rues, de jardins et de monuments fouillés ces vingt dernières années dans le centre-ville marseillais et la question de la gestion des déchets est donc légitime. Les rejets retrouvés dans quelques structures paraissent anecdotiques par rapport au volume de déchets qu'a pu générer la population marseillaise au cours du millier d'années abordées ici. Si ces rejets ne sont pas entreposés à proximité immédiate de leur lieu d'utilisation, contrairement à ce qui semble être le cas dans la plupart des villes (Cataldo 2002), où sont-ils acheminés et enterrés ? Les chantiers archéologiques se situent tous *intra muros* ou à proximité de la ville. Les données manquantes ont donc de grandes chances de se trouver dans ces parties inexplorées que sont les zones non ou peu urbanisées aux époques médiévales et modernes, les fossés des remparts, mais aussi le Port, déversoir naturel qui, en dépit de toutes les interdictions, sert de gigantesque poubelle depuis l'Antiquité.

L'entretien de la personne n'est pas non plus laissé de côté. Pour preuve, l'établissement dès le XII^e s. de



Fig. 265. Représentation d'un homme se faisant aider à se laver les cheveux dans un bassin/tian (en bois ? en céramique ?), issue de l'*Historia plantarum* probablement illustrée par Giovannino De Grassi en Lombardie (Italie) vers 1400. (Biblioteca Casanatense de Rome - Ms 459, fol. 142v) "Su concessione del Ministero per i Beni e le Attività Culturali", DR.



Fig. 267. Enluminure illustrant le sommeil dans le *Theatrum sanitatis*. Sous le lit de l'homme endormi se remarque un bassin destiné aux besoins naturels (Biblioteca Casanatense de Rome - Ms. 4182 fol. 194. Autour de 1400). "Su concessione del Ministero per i Beni e le Attività Culturali", DR.



Fig. 266. Bains et lavage des pieds dans un bassin rempli d'eau chaude. (*Theatrum Sanitatis*. Biblioteca Casanatense de Rome - Ms. 4182 fol. 172. Autour de 1400). "Su concessione del Ministero per i Beni e le Attività Culturali", DR.

bains publics, d'étuves plus exactement, dans le quartier du Mazeau (Bouiron *et al.* 2011, p. 185). L'hygiène corporelle n'est donc pas délaissée, d'ailleurs de nombreux textes la mentionnent. Les nombreux bassins/tians en céramique présents en fouille tout au long de ces périodes servent aussi bien aux préparations culinaires, d'abreuvoirs pour les animaux, qu'à la lessive et aux ablutions quotidiennes (fig. 265 et 266). Ils sont remplis d'eau à l'aide des nombreuses cruches et gorgoulettes découvertes. Le nécessaire de toilette est complété par des cure-oreilles et ongles en ivoire ou métal, une pince à épiler en métal, quelques fragments de peignes et une brosse en os.

Quant aux besoins naturels, les pots de chambre (en céramique) apparaissent visiblement dans la première moitié du XVI^e s. Aux siècles précédents, nous n'avons pas trace de récipients spécifiquement destinés à cet usage. Sans doute qu'ils existent dans d'autres matériaux ou que les bassins/tians, récipients polyvalents par excellence, jouent ce rôle également, comme le suggèrent quelques illustrations de la fin du Moyen Âge (fig. 267).

Des éléments de parure viennent compléter le tableau des soins apportés au corps et à la personne. Boucles, anneaux et annelets en alliage cuivreux sont sans doute les éléments les plus nombreux à évoquer le vêtement et ses accessoires de fixation, tout du moins pour l'époque médiévale car ils tendent à se raréfier par la suite. Un autre élément, le bouton, semble apparaître au cours du Moyen Âge : les premiers visibles à Marseille sont à bélière et en métal (à l'Alcazar dès la fin du XIII^e s.). Les boutons à trous, généralement en os, semblent introduits plus tardivement, sans doute vers le milieu du XVII^e s. Agrafes et chaînettes ont également pu contribuer à l'habillement.

Joncs simples ou à chaton, les bagues sont les seuls bijoux découverts. L'une d'entre elles a été perdue au fond d'un puits mais l'essentiel provient de sépultures médiévales ou modernes. Toutes les sépultures ne contiennent pas de bagues, loin s'en faut, mais comment interpréter ce fait : ces objets sont-ils si précieux (au moins affectivement) pour que les êtres chers ne puissent s'en séparer ? Au contraire, sont-ils le signe d'un statut particulier du défunt ou d'une dévotion spéciale ?

Enfin cette ébauche d'inventaire des soins apportés à la personne ne serait pas complète sans la mention de quelques éléments anecdotiques, sans doute en lien avec la cosmétique. En effet, même si ce n'est pas mentionné dans le chapitre les concernant, quelques fragments de pipe en terre blanche portent des traces de pigments rouges encore gras. Ces pigments imprègnent également les ébréchures, signe qu'ils ont été appliqués après brisure de l'objet, réduit alors à un simple bâtonnet cylindrique. Bien sûr, seules des analyses permettraient d'identifier la composition de cet « enduit » dans lequel nous sommes pourtant tentées de percevoir un colorant pour les lèvres, le tuyau de pipe brisé ayant alors servi d'applicateur, tel nos sticks actuels.

2.5. Exprimer sa piété

La place de la religion dans les gestes de la vie quotidienne est difficile à estimer pour ces époques. À l'époque médiévale, elle semble peu ostentatoire. Plutôt discrète, peut-être s'exprime-t-elle d'avantage par les actions que par l'« étalage » d'objets significatifs, à moins que ces derniers ne soient réservés à une certaine catégorie de population. L'unique signe de dévotion retrouvé pour cette période est une ampoule de pèlerinage de l'extrême fin du Moyen Âge, échouée au fond d'un puits du quartier du Mazeau. Comme nombre d'objets manquants dans les sources archéologiques, ils peuvent exister en matériau périssable et ainsi nous échappent totalement.

Les marques de dévotion deviennent plus évidentes à l'Époque moderne et s'expriment essentiellement dans

les lieux d'inhumation. Les perles (en verre, en jais...) découvertes dans les sépultures à partir des XV^e-XVI^e s., pourraient appartenir à des colliers, mais des chapelets semblent plus probants vu le contexte. Les médailles pieuses et crucifix en pendentifs commencent à faire partie de la panoplie funéraire après le XVI^e s. La piété ne se manifeste pas exclusivement face à la mort et les fragments de bénitiers de chevet en terre vernissée et faïence de la fin du XVII^e siècle et du siècle suivant témoignent qu'il existe bien des objets de piété à « usage domestique ».

2.6. Écrire

Cette activité, largement documentée par la littérature et l'iconographie, l'est beaucoup moins par l'archéologie. Parchemins, papiers, plumes et encres ont bien peu de chances de traverser les siècles. Ceux qui y sont parvenus sont aujourd'hui précieusement conservés dans les bibliothèques ou dans quelques collections privées.

L'écrit, les écrits, sont les principales sources documentaires des historiens et des archéologues, s'agissant de manuscrits, de littérature, d'actes juridiques, de documents administratifs et, plus prosaïques encore, d'actes notariés. Comment savoir à laquelle de ces catégories appartenait le livre dont une agrafe a été découverte dans le bourg médiéval de Morier ? Peut-être s'agit-il



Fig. 268. Encrier, plume et livre sur un étal de marchand de sel. (*Tacuinum sanitatis*. Codex Vindobonensis Series Nova 2644, fol. 128, Österreichische Nationalbibliothek de Vienne - Autriche, DR).

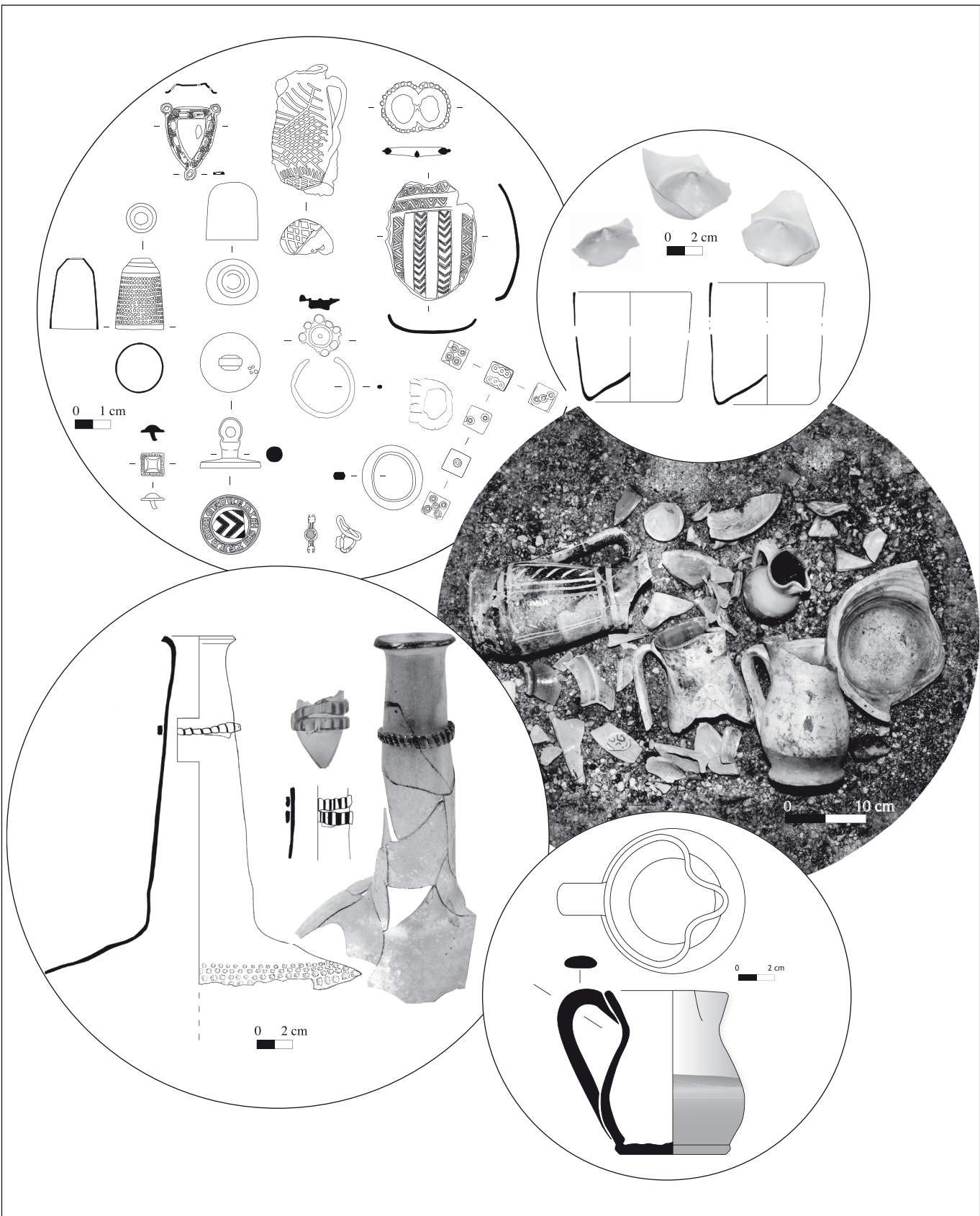


Fig. 269. Assemblage d'objets enfouis dans un puits du quartier du Mazeau (place Villeneuve-Bargemon). DAO : V. Abel/Inrap, M.-A. Chazottes/LA3M, D. Foy/CCJ, O. Thuaudet/LA3M, Fl. Parent/Inrap. Photo : T. Maziers/Inrap.

tout simplement du journal (de comptabilité ?) d'un artisan, d'un commerçant, d'un habitant du quartier. Pour y inscrire ses notes ou sa comptabilité, le « scribe » a sans doute utilisé le même genre d'ustensile que les deux encriers pique-plume retrouvés du côté du Port (place Villeneuve-Bargemon et Hôtel-Dieu), certes plus récents de deux siècles au moins : plume, encrier et livre semblent difficilement indissociables (**fig. 268**).

2.7. Se divertir, se détendre

La détente n'est pas absente de la vie des Marseillais. Taraïettes (vaisselle miniature) à toutes les époques, sif-flets en céramique pour la période Moderne ainsi qu'un petit soldat en plomb d'Époque contemporaine nous font entrer dans le domaine de l'enfance et de ses jouets. Certains des grelots référencés peuvent aussi avoir égayé les bambins. À côté de ces jouets manufacturés, dont une partie doit être également en matériaux périssables, les jouets de fortune ne peuvent être décelés par l'archéologue : objets domestiques détournés, cailloux ramassés dans une ruelle, osselets et toute une panoplie d'objets insignifiants qu'un enfant, encore aujourd'hui, a tôt fait de s'approprier pour un amusement souvent éphémère.



Fig. 270. Ambiance à l'intérieur d'une auberge/taverne. Dessin illustrant l'état d'ébriété dans un des manuscrits du *Tacuinum Sanitatis* conservé à la Bibliothèque Générale de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège (ms 1041, fol. 66), DR.

Les adultes, de leurs côtés, s'adonnent aux jeux de société : dés à jouer (dont certains pipés) et pion en os d'un jeu indéterminé dès l'époque médiévale, puis jeu de dames et dominos. Les plaisirs du tabac participent sans doute à la détente d'une petite élite fortunée à partir du milieu du XVII^e s.

L'intense activité commerciale de Marseille favorise l'implantation d'auberges dès l'époque médiévale. Lieux de promiscuité et de convivialité par excellence (on y dort, on y mange, on y boit), elles sont parfois aussi synonymes d'excès : on s'y enivre et on y joue beaucoup. Documentées par les textes au moins dès le XIII^e s., elles ne sont guère mises en évidence par l'archéologie car peu différenciables des immeubles ordinaires (Bouiron *et al.* 2011, p. 198). Leurs équipements ne diffèrent guère non plus des ustensiles domestiques. Cependant, un puits du quartier du Mazeau a retenu notre attention : abandonnés là vers la fin du XIV^e ou au début du XV^e s., les ustensiles dédiés essentiellement à la boisson (cruches, pichets, bouteille, gobelets) côtoient un pion de jeu et une trentaine de dés dont certains sont truqués. Une quinzaine d'objets exceptionnels sont mêlés à cet assemblage : deux anneaux circulaires, deux boucles, deux bagues, une applique, une ampoule de pèlerinage, un dé à coudre, un sceau, une cuillère ornée, six clous décoratifs, et un manche probable de couteau (**fig. 269**). Autant d'objets évoquant l'univers de la boisson, du jeu, des tricheries et des vols à la sauvette encouragés par la promiscuité et l'ébriété et qu'on assimile facilement à l'ambiance d'une auberge (**fig. 270**).

2.8. Travailler

Du monde du travail proviennent de rares signes dans les objets archéologiques : les outils aussi bien que les produits liés au petit artisanat et au commerce sont peu illustrés par les fouilles et se confondent souvent avec ceux des activités domestiques, surtout pour la période médiévale.

La vaisselle en terre cuite évidemment est présente presque à profusion comparée au reste des objets. Avec celle en verre, elle a autant d'utilité dans les maisons que dans les boutiques et auberges où elles permettent de stocker, présenter et servir toutes sortes de produits (**fig. 271**).

Quelques dés à coudre en métal, dont certains d'époque médiévale et des embouts de fuseau (thies) renseignent fugacement les activités textiles. Un poinçon en os pourrait s'y rattacher, ainsi que de nombreuses épingles en métal. Les travaux textiles relèvent aussi bien de l'artisanat que de la sphère privée. Curieusement aucun peson ou fusaïole en céramique ou en pierre n'est



Fig. 271. Dans l'échoppe de ce marchand de vinaigre, les étagères sont remplies de poteries contenant ses produits. On peut d'ailleurs remarquer sur l'étagère du haut à droite, une cruche en majolique probablement toscane (*Theatrum Sanitatis*. Biblioteca Casanatense de Rome - Ms. 4182 fol. 183. Vers 1400). "Su concessione del Ministero per i Beni e le Attività Culturali".

signalé, alors qu'ils sont fréquents au Moyen Âge dans d'autres sites provençaux.

Deux hameçons sont signalés, ce qui est très peu pour une ville qui tire nombre de ses ressources de la mer et où la pêche était certainement un des principaux moyens de subsistance. Ces objets ont certainement eu une utilité essentiellement domestique, des filets convenant mieux à une pêche plus abondante. Mais ici encore, l'absence de pesons étonne. Une visite plus « perspicace » des collections entreposées au dépôt archéologique de Marseille permettrait peut-être de relativiser cette observation.

Le petit artisanat du corail est attesté archéologiquement en plusieurs points de la ville exclusivement par ses résidus (Bouiron *et al.* 2011, p. 189-192), mais les objets fabriqués et commercialisés par les corailleurs ou

les orfèvres (bijoux et autres pièces d'ornement) nous sont quasiment inconnus : 2 perles et un dé à jouer. Il est probable (comme le signalent les auteurs du précédent volume de cette série consacrée aux fouilles récentes à Marseille) que ces articles étaient exclusivement destinés au commerce extérieur, en raison de leur forte valeur marchande.

De la même manière, peu d'articles en métal nous sont parvenus en comparaison du nombre de petits ateliers de métallurgie identifiés en divers lieux, *intra muros* ou dans les faubourgs limitrophes. Leur perception provient essentiellement de l'identification des déchets qu'elle génère (épandages de cendres, scories), très exceptionnellement par un objet, fini ou non, oublié parmi ces déchets et, tout aussi exceptionnellement, par

des creusets ou des boîtes à cémenter nécessaires à leur fabrication (Richarté 2001, p. 163-165 ; Bouiron *et al.* 2011, p. 190-192). La faible découverte de produits finis en métal s'explique en grande partie par la nature du matériau, qui permet de multiples refontes et donc un recyclage infini des objets. À part ceux disposés au côté du défunt au moment de son inhumation ou appartenant à ses derniers atours, tous les autres objets métalliques retrouvés semblent avoir été tout simplement égarés plutôt qu'abandonnés après usage.

Grands complexes artisanaux, proto-industries et industries font la renommée et la prospérité de Marseille. Les complexes artisanaux médiévaux sont renseignés archéologiquement moins par leurs produits que par leurs installations (Bouiron *et al.* 2011, p. 188-197). Pour cause, tanneries et teintureries ne fabriquent que des produits périssables. Seule la fouille des ateliers potiers du quartier Sainte-Barbe a révélé simultanément les infrastructures de productions et les produits finis (certes défectueux). Aux époques suivantes, installations et objets manufacturés sont rarement découverts de concert. Certaines proto-industries ou industries ne se dévoilent qu'à travers les objets qu'ils ont fournis et ne permettent donc pas de préjuger de la taille des installations de production. Un atelier de faïence est reconnu au Pharo à la fin du XVII^e s. grâce aux articles et aux cendres et charbons recalés dans une fosse. La fabrication de faïence fine à l'extrême fin du XVIII^e s. est perceptible par d'originaux objets découverts en fouilles ; c'est seulement mis en parallèle avec ceux en vitrine au Musée de la Faïence de la ville, qu'ils ont permis de comprendre qu'ils avaient été fabriqués dans les ateliers d'un certain Joseph Henri Martin à proximité de la Porte d'Aix. Aucune trace archéologique non plus s'apparentant à des raffineries de sucre, activité pourtant florissante à Marseille aux XVIII^e et XIX^e s. Elles transparaissent néanmoins au travers des formes à sucre et pots à mélasse rejetés pour combler l'anse de l'Ourse au moment des grands réaménagements du milieu du XIX^e s.

L'image de Marseille reste encore à l'heure actuelle celle d'une grande ville portuaire essentiellement tournée vers la Méditerranée, où le commerce maritime tient une place de première importance. Une grande part, voire la majeure partie de l'économie de la cité découle de cet intense trafic maritime. Les céramiques sont là pour témoigner de ces échanges, aussi bien à l'époque médiévale que moderne. Nous nous sommes pourtant contentées d'évoquer les poteries entrant à Marseille. Les autres produits et matériaux importés (draps, épices, matières premières...) n'ont pas été abordés dans cet

ouvrage, ni même les nombreux produits manufacturés exportés par les négociants marseillais à travers tout le bassin méditerranéen. Ils font partie de la vie et de l'économie de la ville mais ont quitté le sol marseillais et ne peuvent donc pas se retrouver en fouilles dans la cité.

3. En attendant de nouvelles découvertes...

Pour la première fois depuis longtemps à Marseille, différentes catégories de mobilier sont confrontées et mises en relation les unes avec les autres. Les apports de chacune et de l'ensemble sont indéniables dans l'appréhension de la culture matérielle à Marseille tant pour le Moyen Âge que pour les Temps modernes. L'archéologie préventive et sa méthodologie étant en constante évolution, nous espérons que les catégories de mobilier souvent délaissées au profit de la céramique seront désormais mieux intégrées dans le processus d'études des sites. Ce premier bilan est loin d'être exhaustif et de nombreuses pistes restent encore à explorer.

On ne perçoit pas de différence dans les niveaux de vie des utilisateurs quelle que soit la période concernée, Moyen Âge ou Époque moderne, et quel que soit le quartier considéré. Les objets du quotidien qui nous parviennent sont relativement modestes. Ils sont essentiellement utilitaires, nombreux à avoir plusieurs usages et sans doute plusieurs vies. Les objets « précieux » ne figurent quasiment jamais dans les fouilles marseillaises, tout au plus ceux malencontreusement égarés. On imagine facilement qu'ils ont fait l'objet d'une attention particulière de la part de leurs propriétaires.

Mises en parallèle avec les collections de mobiliers récoltées sur d'autres sites provençaux, les collections marseillaises semblent montrer que le « train de vie » des Marseillais est un peu plus luxueux que celui de leurs congénères provençaux. À l'échelle de la ville pourtant, la possession de ces objets ne semblent pas être une originalité ni l'apanage d'une élite : ils équipent la plupart des intérieurs marseillais. Bien sûr, la place singulière de Marseille permet à ses habitants de profiter d'avantage que ceux de l'arrière-pays de produits exotiques.

Ce volume n'est qu'une étape dans notre approfondissement de la connaissance des sociétés médiévales et modernes. Il bénéficie de l'apport de l'archéologie dans une des grandes villes du bassin Méditerranéen et sera, nous l'espérons, utile à tous ceux qui travaillent sur le cadre matériel. En attendant que de nouvelles découvertes viennent renforcer ou bouleverser ce qui a été énoncé ici.